

UN SONGE DANS L'IMMANENSITÉ

SÉANCES SPÉCIALES

Les Dormants de Pierre-Yves Vandeweerd

« Il y a assurément de l'indicible.
Il se montre, c'est le mystique. »
(Wittgenstein)

Son film, Pierre-Yves Vandeweerd l'évoque en voix *off*, prend sa source dans l'expérience concomitante de la naissance (de sa fille) et de la mort (de sa grand-mère). La première partie des *Dormants* pourrait ainsi se résumer à un montage alterné de séquences d'un corps qui apparaît et d'un corps qui disparaît. Pourtant, ces deux corps ne s'opposent pas : le réalisateur les a placés sous le même terme, redéfini pour l'occasion : l'acédie. Originellement, l'acédie est la prostration du moine qui n'arrive plus à investir l'ascèse. Son esprit n'est tourné ni vers le passé révolu ni vers l'avenir, il est vide, comme coincé entre les deux qui se rencontrent en lui, sans lui. Il est presque hors le flux du temps chronologique, il n'est qu'un fluement – sans les objets mentaux qui scandent habituellement la conscience. Dans son film, Vandeweerd adopte une définition élargie de l'acédie pour en faire l'expérience partagée de l'enfant qui vient au monde et de la personne âgée qui s'apprête à le quitter : une absence à soi-même et au monde, une vision voilée, floutée ; mais un voile qui dévoile, un flou qui ouvre sur une autre perception du réel. Une sensation d'immobilité, un collapsus de l'intentionnalité, comme la neutralisation mutuelle de la nostalgie du « ne plus » et de l'attente du « pas encore ».

Par-delà la différence apparente (une peau qui se froisse, des gestes qui se ralentissent, une âme qui s'évanouit ; une peau qui se lisse, des gestes qui s'élaborent, une âme qui s'éveille), Vandeweerd montre l'essence commune de ces deux âges de la vie : non pas le battement d'un cœur dont on ne saurait dire *a priori* s'il s'agit de celui d'un fœtus ou d'une vieille dame, mais une crise de l'intention, un entre-deux



de la présence, ni tout à fait ici, ni tout à fait ailleurs. Visage perçu au travers d'une fenêtre et se confondant avec le reflet d'un arbre, silhouette frêle derrière un grillage, ou encore mains déformées plongées dans l'eau : les plans fixes, légèrement tremblés, de ce corps vieux et immobile accentuent l'impression paradoxale d'un désir exténué et d'une impatience résiduelle. La séquence de l'enfant et de sa grand-mère s'avancant main dans la main vers la caméra peut ainsi clore cette première étape du chemin initiatique que parcourt le film : parvenu au terme de la marche, l'enfant se laisse tomber et lâche cette main qui le guidait et qui reste seule dans le champ, prête à disparaître à son tour.

Les Dormants n'expose pas le travail de deuil du cinéaste, il n'effectue pas le voyage souvent ressassé qui irait de la tristesse à l'acceptation de la mort. Mettant dès le départ entre parenthèses la parole, l'explication et le manque, le film se situe par-delà l'antinomie de la vie et de la mort – le titre du film y engage : dans la tradition catholique et,

fait exceptionnel, reprise par l'Islam, les dormants, au nombre de sept, sont des martyrs chrétiens d'Ephèse, fuyant, au III^e siècle, la persécution romaine, réfugiés dans une caverne, emmurés vivants, retrouvés deux siècles plus tard remarquablement conservés au point qu'ils semblaient comme endormis, confortant ainsi l'attente de la résurrection finale. Le crescendo d'un éboulement de pierres qui se fracassent, puis son arrêt brutal, accompagnent les plans de centaines de crânes empilés : le cinéaste semble alors faire silence en



lui-même, intégrer la « dormance », cet entre-deux du nouveau-né et du mourant – dans le film, on ne percevra d'ailleurs le réalisateur que subrepticement à travers son ombre. Celle-ci et d'autres encore, le noir et blanc, l'impression de brouillage de la perception et d'atténuation de l'audition (la musique flotte comme un chant murmuré assourdi, une voix chuchote une prière dans une langue étrangère...) qui habitent la première partie du film prennent alors tout leur sens : il fallait déshabituer la vision et l'ouïe de la familiarité, en même temps que suspendre la temporalité pour se rendre attentif au présent, avant de retrouver la couleur, la lumière saturée et le soleil de midi. Dorénavant, un pas de côté (sur un autre continent, en Afrique) est possible, comme une deuxième étape du parcours initiatique. Ces hommes qui dorment, qui sont-ils, où sont-ils, que nous disent-ils ? Peu importe sans doute. Nous sommes passés sur un autre plan de conscience, comme dans le songe d'un dormeur, dans cet espace-temps où la loi de la gravité n'a plus cours, où le sentiment d'identité n'est pas donné, où le corps est plastique, où l'intelligible et le sensible ne s'opposent plus, où l'ombre des morts peut apparaître...

« Maman, les petits bateaux qui vont sur l'eau ont-ils des jambes ? », chantonait, dans la première partie du film, la grand-mère du réalisateur. Et cette comptine ouvrait imperceptiblement un chemin : derrière le mystère du visible – un bateau flotte –, il y a forcément une évidence invisible qui se situe sur un plan où l'opposition entre le vrai et le faux ne fait plus sens. Dans cette perspective, si le mot ne faisait pas si peur, sans doute pourrait-on parler, à propos des *Dormants*, d'expérience mystique. Sans être strictement contemplatifs – les variations de rythme du montage rendent impropre ce qualificatif –, ces plans d'hommes assoupis sur un sol sec et aride, de terre brûlée et de pierres enrubannées,

de nuages de poussière et de ciel infini produisent en effet un sentiment d'unité, un « sentiment océanique » que Freud, reprenant la formule de Romain Rolland, décrit comme « un sentiment d'union indissoluble avec le grand Tout, et d'appartenance à l'universel ». Freud rapporte d'ailleurs ce sentiment à une « phase primitive du sentiment du Moi » antérieure, chez le nourrisson, à la scission entre le Moi et le monde extérieur – où l'on retrouve ici la première partie des *Dormants* sur l'expérience commune du nouveau-né et du mourant. Le film opère ainsi une équivalence, une identification entre mystère et évidence, par une mystique du silence et de l'immanence. Une expérience mystique qui n'a rien de proprement religieuse : celui qui se sent un avec le Tout n'a pas besoin d'autre chose. Un Dieu ? L'immense il y a de l'être, de la nature, de l'univers suffit. Une foi ? Il n'y a plus de question ; comment pourrait-il y avoir des réponses ? Le présent de la présence suffit.

Expérience mystique, donc éphémère. Pourtant, comme par ricochet, elle imprègne encore la dernière partie du film, troisième étape de ce qui devient notre initiation, le temps de la lecture d'une lettre qu'une femme adresse à un mort : sans crainte mais sans hâte non plus, elle lui annonce qu'elle le rejoindra demain... Lettre trouvée dans une maison abandonnée, lettre cachée « sous une pierre comme un absent repose dans la terre », lettre vouée à l'éternité donc. Et il n'est plus absurde d'imaginer l'âme de cette femme, sous les dehors d'un épouvantail en robe de soie blanche, flottant au vent sur une rizière de l'immanence¹.

¹ Selon le terme, inventé par le poète Jules Laforgue (1860-1887), qui contracte l'immanence et l'immensité.

www.webcam de Lionel Soukaz

Sur l'écran, un écran d'ordinateur. Sur l'écran d'ordinateur, plusieurs écrans, trois la plupart du temps : sur chacun des écrans, une captation en direct, via une webcam, de ce qui se passe au même moment chez d'autres personnes et chez soi (au cas où on l'oublierait, une inscription « ma webcam » le confirme). Le plus souvent, on se masturbe. Immédiate immersion sur un site internet gay consacré à des « plans cam » (comme on dit un « plan cul ») : on se connecte et on assiste à la séance de masturbation des uns et des autres, tandis que ceux-ci peuvent également assister à la sienne. Et soudain surgit un visage, parfois un sourire, un haussement de sourcil amusé...

A priori, rien ne ressemble plus à un homme qui se masturbe qu'un autre homme qui se masturbe. D'où une possible première impression de répétition, d'extrême homogénéité... Pourtant, derrière l'apparente banalité de ce monde en soi, la singularité s'exprime bel et bien : l'échelle des plans est variable, ainsi que le point de vue (même si le plus souvent, la webcam est posée sur l'ordinateur qui est posé sur le bureau d'une chambre). Et soudain surgit le plan fixe d'un aquarium, et parfois celui d'un chat, ou encore un écran annonçant la fête des mères... Variables, le sont également la lumière, le volume de l'ambiance sonore, les looks (chemise, tee-shirt, porte-jarretelles...), la couleur de la peau, les corps (minces, musclés, gros, poilus...), leurs poses (debout, assis, couché, de face, de profil...), la taille du sexe, l'emplacement exact des mains et de leurs doigts, leur rythme, les accessoires utilisés (des godes divers et variés)...

On peut zapper d'une captation en direct à l'autre, quand cela chante – désir d'un autre point de vue, d'une autre personne, d'un autre look, etc. On peut également participer aux échanges écrits sur une messagerie instantanée où l'on s'interpelle (« fe voir ta q »), où l'on se prévient qu'attention, un tel est mineur, où l'on commente le degré d'excitation de la soirée... Mais aussi les « busheries » états-uniennes en Irak, la capacité de

résistance de « chichi », les enjeux d'un référendum sur l'Europe... Commentaires ni plus ni moins pertinents qu'à une terrasse de café.

Mais rien de plus éloigné de Lionel Soukaz que le morne pronom personnel indéfini « on ». Soukaz dit « je », il est « lesouk75 », les contacts sont les siens, « ma webcam » est la sienne, et devant elle, c'est lui qui danse torse nu dans son appartement... Comme dans l'extrait d'un journal intime filmé – démultiplié –, « lesouk75 » mate et chate avec « Adrienred », « coyotgay », « Denis58 », « bopassifcho », « Steeve69 », « jereffuse », « fly23862 »... Ce qu'on accorde aux cinéastes, l'on peut dans un premier temps l'accorder aux web-cameramen du site gay : si l'on veut bien les prendre au sérieux, ils disent quelque chose d'eux et de leur vision du monde, de leur désir et de leur crise. Les mots-valises rabâchés et plaqués, réducteurs et desséchants, de « virtualité », de « pornographie », d'« exhibitionnisme », de « voyeurisme » se dissolvent ; reste un mode particulier de rencontre et d'échange, avec ses profils propres, son espace propre et ses codes propres, qui n'exclut pas le désir, l'émotion, la gentillesse, la délicatesse, la franchise... et qui provoque parfois le contact *de visu*.



Soudain une rencontre : non pas une sortie d'un monde soit-disant virtuel pour entrer dans le monde réel, mais un passage à l'acte du cinéaste. L'écran « ma webcam » affiche le visage d'un jeune homme avec une casquette : « lesouk75 » a quitté son appartement ; Lionel Soukaz filme « power93 » chez lui, face à son ordinateur. Un gay banlieusard, incarnation improbable de l'homo-fantasy ? Si l'on veut, mais lui-même s'en amuse et en joue. Un rappeur gay, incarnation politique du dominé parmi les dominés ? Si l'on veut mais lui-même alimente consciemment son rap de référence à son identité sexuelle pour exprimer sa conviction – « de se faire enculer », figurativement, tous les jours – et sa révolte. Avant tout, « power93 » est un visage, un corps, une énergie, une voix (douce et posée quand il ne rappe pas), un cri. Le temps d'une échappée belle de Soukaz et « power93 », le regard du jeune homme se porte vers l'horizon d'une mer ensoleillée ; en contre-plongée sur une plage, le voilà nu et libre. Rien de plus, rien de moins qu'un instant de plénitude.

Dans ces séquences, la beauté et la liberté de « power93 » ne proviennent pas d'un écart effectué par rapport à une relation-hypnotique-et-désocialisante-avec-l'ordinateur. Elles ne dépendent pas



uniquement de la supériorité technique de la caméra de Soukaz – même si les webcam sont *a priori* plus limitées dans leur possibilité. La force de ce corps sans visage qui danse et dont la voix résonne une dernière fois naît avant tout du désir, de la complicité créatrice entre les deux hommes, de leur intimité. Dans le même mouvement se déploient alors le geste de filmer de « lesouk » et la puissance de « power ».

Sébastien Galceran / Photos : Safia Benhaïm et Henrique Parra

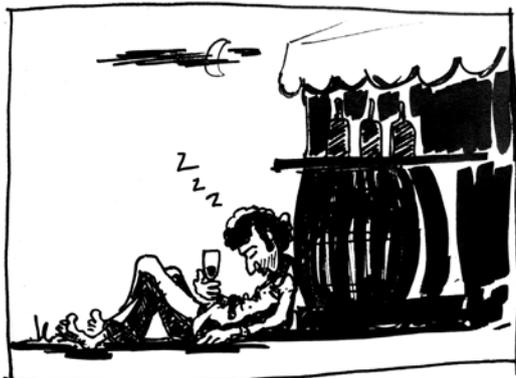
Net-romance



HORS CHAMP : Pauline Fort,
Sébastien Galceran, Antoine Garraud,
Anita Jans, Morvan Lallouet,
Isabelle Péhourticq et Mickaël Soyez.
Dessins : David Caubère.
Photos : Nathalie Postic, Safia Benhaïm,
Lune Riboni et Henrique Parra.
Maquette : Flavia Tavares.



DAVID



Les dormeurs...



MERCREDI 20

PROGRAMME

matin

après-midi

soir

salle 1	10h00 - FRAGMENT D'UNE ŒUVRE I Was a Soldier - 1970 - 40' A Life Apart - Anxieties in a trawling community - 1973 - 65' The Score - 1998 - 12' Rehearsals - 2005 - 40' Michael Grigsby <i>Débat en présence de Michael Grigsby et Yann Cardeau</i>	14h30 - ROUTE DU DOC L'Hellade morave - 1963 - 35' - Karel Vachek ; Ivan Martin Jirous (23 Takes) - 2002 - 13' - Helena Papírníková ; A Scrap - 2007 - 14' - Klára Tasovská ; Martin-Lisabon - 2007 - 20' - Adam Ol'ha ; Safety Zone - 2007 - 14' - Lukáš Kokeš ; Hilton Leaving - 2007 - 9' - Petr Hátle ; Fortress Visitors - 2007 - 13' - Petr Hátle ; Koněv - 2006 - 18' - Honza Šípek ; About the Shoes - 2007 - 13' - Rozálie Kohoutová ; Mme Le Murie - 1993 - 35' - Petr Václav Débat : Petr Václav, Helena Zajícová et Martin Řezníček.	21h00 - ROUTE DU DOC Les Fruits tombent sans qu'on les cueille - 2008 - 26' - de Petr Záruba Jan Křížek, sculptures et abeilles - 2005 - 59' - Martin Řezníček Jan Vladislav - 2006 - 50' Kateřina Krusová Débat : Petr Václav, Helena Zajícová et Martin Řezníček.
salle 2	10h00 - INCERTAINS REGARDS Film de guerre - 2007 - 47' de Carmit Harash J'ai un frère - 2008 - 80' de Emmanuel Vigier <i>Débat en présence des réalisateurs.</i>	14h30 - REDIFFUSION Film de guerre - 2007 - 47' - de Carmit Harash ; J'ai un frère - 2008 - 80' - de Emmanuel Vigier 17h30 - REDIFFUSION Les Dormants - 2008 - 60' Pierre-Yves Vandeweerd	21h00 - INCERTAINS REGARDS Les Secrets - 2007 - 25' -, Tony Quéméré Stolen Art - Une collection particulière - 2007 - 56' - Simon Backés John Arthur Geall - La Promesse - 2008 - 52' - L.M. Formentin <i>Débat en présence des réalisateurs.</i>
salle 3	10h15 - JOURNÉE SCAM Chaos créatif : premier round - 2008 - 66' - Hassan Zbib Noces d'or ou la Mort d'un chorégraphe - 2006 - 74' - Marie-Hélène Rebois <i>Débat en présence des réalisateurs.</i>	14h45 - JOURNÉE SCAM Transocéan - 2007 - 85' - Adriana Komivès Le Jardin de Jad - 2007 - 60' - Georgi Lazarevski ; Barcelone ou la Mort - 2007 - 52' - Idrissa Guiro <i>Débat en présence de G.Lazarevski et I. Guiro.</i>	21h15 - JOURNÉE SCAM Le Pays à l'envers - 2008 - 90' Sylvaine Dampierre <i>Débat en présence de la réalisatrice.</i>
salle 4	10h00 - RENCONTRE FédéRézo-SPI Décentralisation télévisuelle, encore un effort ! Rencontre organisée par la Fédération des associations régionales de producteurs (FédéRézo) et le Syndicat des producteurs indépendants (SPI). <i>Débat en présence de Christian Dauriac et Sampiero Sanguinetti.</i>	15h00 - REDIFFUSION La Douceur dans l'abîme - 52' - Jérôme Schloff ; Meditations on Revolution, Part IV : Greenville, MS - 29' - Robert Fenz ; Themes and Variations for the Naked Eye - 11' - Caitlin Horsmon 17h15 - REDIFFUSION Genet parle d'Angela Davis - 7' - Y'a qu'à pas baiser - 17' ; F.H.A.R. - 26' - Carole Roussopoulos ; Les Mères espagnoles - 28' - Carole Roussopoulos, Ioana Wieder ; S.C.U.M. Manifesto - 27' - Carole Roussopoulos, Delphine Seyrig ; Performing S.C.U.M. - 5' - Angela Marzullo	21h30 - REDIFFUSION The Fall of Communism as Seen in Gay Pornography - 19' - William E. Jones ; Diary of a Married Man - 21' - Lech Kowalski ; Un plan idéal - 1' - Lionel Soukaz et Tony Tonerre ; Nu lacté - 10' - Porno Industriel - 3' ; Notre trou du cul est révolutionnaire - 3' - Lionel Soukaz ; I Wanna Be Your Dog - 3' - Simon Kansara ; www.webcam - 27' - Lionel Soukaz 23h00 - REDIFFUSION : Embargo - 7' ; Face, les 99 noms de Dieu - 9' ; Exotic - 8' ; Les Ciseaux - 12' ; Manipulation - 6' ; La Terre moins chère - 10' ; Bad Connexion - 15' ; Quelque chose est possible - 5' - Mounir Fatmi
salle 5	10h15 - CORPS À CORPS, LE CORPS FILMÉ Embargo ; Face, les 99 noms de Dieu ; Exotic ; Les Ciseaux ; Manipulation ; La Terre moins chère ; Bad Connexion ; Quelque chose est possible - Mounir Fatmi <i>Débat en présence de O. Dury, D. Faroult, S. George, M. Loiret, Y.-M. Mahé et L. Soukaz.</i>	14h45 - CORPS À CORPS, LE CORPS FILMÉ San Francisco - 1968 - 15' - Anthony Stern Filmarilyn - 1992 - 11' - Paolo Gioli Ciguri 98 - La danse du Peyotl - 1998 - 40' - Raymonde Carasco San Francisco Redux - 2008 - 8' Anthony Stern, Sadia Sadia, Stephen W. Taylor Débat : voir séance du matin.	21h15 - CORPS À CORPS, LE CORPS FILMÉ Moment - 1968 - 12' Trixi - 1969 - 30' Jesus' Blood (Never Failed Me Yet) - 1972 - 30' Nightshots (1, 2, 3) - 2007 - 33' Stephen Dwoskin <i>Débat : voir séance du matin.</i>

10h-18h : RENCONTRES DE LAVILLEDIEU. Cloître de Lavilledieu (réservé aux participants)

19h : LIGNES EDITORIALES. Blue Bar
Avec Céline Gandner (France 5) et Olivier Montels (France 3 - Méditerranée).

19h : APÉRO-CONCERT. Green bar. Éléna

21h : SCAM : NUIT DE LA RADIO. Saint-Laurent-sous-Coiron. À 23 h : Cocktail.

21h30 : LES FILMS DU MASTER. Coopérative fruitière
Projection de **Petites Morts** d'Alexe Poukine (12') ; **Sur la langue de ma mère !** de Nadia Mokaddem (20') ; **Là où le souffle manque** de Thomas Dumont (18') ; **Paradis 2008** d'Hélène Audoyer (17') ; **Passage** de Camille Degryse (24') ; **La Chèvre et le Violon** de Barbara Vey (11'). (Suivi d'un pot.)

21h30 - PLEIN AIR

Dernier maquis
2007 - 93'
Rabah Hameur-Zaïmeche

*En cas d'intempéries,
repli en salle 3 à 23h30.*

PLEIN
AIR